

Le chant du poulet sous vide de Lucie Rico

Simon Levesque

Numéro 277, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97237ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Levesque, S. (2021). Compte rendu de [*Le chant du poulet sous vide* de Lucie Rico]. *Spirale*, (277), 69–71.

UN POULET EST TUÉ

Écrire la vie des poulets, leur biographie. Produire non pas des poulets bio, mais des poulets biographiés. Est-ce une façon de se rapprocher d'eux? C'est ce qu'interroge Lucie Rico à travers son *Chant du poulet sous vide*, paru chez P.O.L. à l'orée du grand confinement.

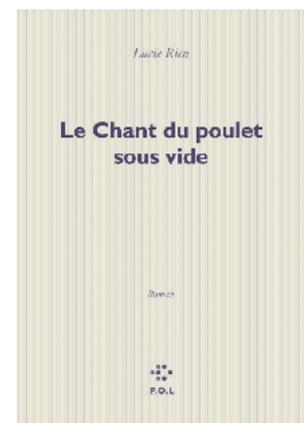
ÉCRIRE, TUER

Paule reprend la ferme de sa mère décédée, s'éloigne de la ville sans pour autant quitter son copain, Louis, architecte resté derrière pour s'occuper d'un chantier à Dubaï depuis la France métropolitaine. Au départ, elle ne prévoyait pas rester dans le Midi, s'occuper des poulets, les tuer et les vendre. Elle est végétarienne! Élevée sur la ferme avicole, elle a fait honte à sa mère à l'adolescence, le jour où elle a décidé de ne plus avaler de viande. Et sans doute croit-elle lui avoir fait honte une seconde fois, le jour de son enterrement, lorsqu'elle n'a pas su prononcer son éloge funèbre devant les villageois rassemblés. Aussi reste-t-elle à la ferme et se met-elle à écrire des éloges funèbres aux poulets qu'elle tue. Et elle les tue avec un certain plaisir libidinal qui n'est d'ailleurs pas sans la troubler. Les accompagnant d'une courte note tapée à la machine faisant état de leur personnalité anthume, elle tente d'abord d'écouler ses poulets au marché local, mais sans grand succès. Les gens des environs côtoient les poulets au quotidien et ne veulent rien savoir de plus sur eux. Le succès viendra en ville, là où personne ne les côtoie plus. Ce bref témoignage de vie apposé sur la chair morte se révélera un argument marketing convaincant: les cadavres de poulet découpés et emballés sous vide se présentent désormais dans les tombeaux réfrigérés des supermarchés avec un petit surplus littéraire qui fournit au consommateur l'occasion d'un achat personnalisé. *«En ville, il est rare que les aliments soient connus personnellement. C'est le produit parfait: ludique, bon, unique. Et surtout, authentique. Chaque consommateur a sa volaille nommée. Apparemment, ils rient tous et en redemandent.»*

LE CHANT DU POULET SOUS VIDE

LUCIE RICO

P.O.L., 2020, 272 p.



La force de la proposition de Rico, qui signe avec *Le chant du poulet sous vide* un premier roman aussi drôle que frondeur, est de ne jamais contraindre notre jugement. Les situations mises en scène sont parfois saisissantes, parfois absurdes, souvent comiques, mais Rico fait confiance à sa lectrice, à son lecteur. L'héroïne est attachante : dans toutes ses contradictions, elle est intègre et sensible. Sans être passive, elle laisse le cours des événements décider de la suite des choses et, de façon extravagante, s'en remet aux poulets eux-mêmes (elle organise un vote) lorsque vient le moment de s'associer en affaires afin de mieux les écouler, eux, une fois abattus, auprès des consommateurs humains. Alors qu'elle se met à tuer des poulets, Paule est mue par une force sourde à écrire, de façon obsessionnelle, leur biographie. « *Écrire, tuer* », écrit Rico : l'enjeu est là. Et mine de rien, cette sempiternelle association entre l'écriture et la mort, parce qu'elle se décale cette fois sur la vie des poulets, apparaît digne de renouveler le débat sur l'engagement littéraire au XXI^e siècle. Quel rôle peut endosser la littérature vis-à-vis de cette mise à mort en masse d'oiseaux d'élevage en vue de l'alimentation humaine ? Comment l'écriture contribue-t-elle à la persistance de ce phénomène, comment peut-elle y opposer une résistance ? Sous la forme de « problèmes littéraires » apparemment légers, l'écriture biographique des gallinacées mise en scène de façon parodique par Rico remet effectivement en cause non seulement notre façon d'écrire la vie au sens commun, mais aussi la valeur accordée aux vies non humaines, à côté des nôtres. Le texte nous amène à excentrer notre attention pour prendre en compte l'altérité animale et la forme de vie spécifique du poulet dit « de chair », qui pour une large part nous reste étrangère, voire hermétique. Cette pratique d'écriture, aussi insolite soit-elle, peut-elle mener à une meilleure compréhension des animaux d'élevage, qui à son tour, en transformant notre regard, accroîtrait notre sensibilité à leur égard et engendrerait une altération de notre rapport à « la viande » ? Quoi qu'il en soit, il demeure assez certain que « *compatir jour après jour avec des dizaines de poulets qui vont mourir n'est pas sain* ».

UN GESTE MARCHAND

Le chant du poulet sous vide a valu à son autrice de recevoir cette année le Prix du roman d'écologie, remis annuellement en France depuis 2018. Il faut souligner l'intelligence du jury, dirigé par Alexis Jenni, car loin de l'églologie, des thèmes pastoraux ou d'une prose magnifiant candidement ou avec verve les splendeurs de la contrée sauvage, le roman de Rico, comme son titre sardonique le laisse entendre, met à mal l'idylle supposée du poète sis au milieu des prés. La deuxième moitié du

récit se déroule même en ville, dans une usine synthétisant par la technique un pacage aviaire idéal (aussi appelé « *champ de plastique* »). Au centre du récit se trouve un phénomène omniprésent, mais encore largement irrfléchi dans nos sociétés ; un phénomène qui nous lie quotidiennement, et pour l'essentiel à notre insu, à l'exploitation des animaux non humains : notre consommation de viande animale. Avant qu'ils ne soient transformés en boucherie, le récit nous donne à côtoyer les poulets d'élevage avec qui vit Paule, ces poulets qui égaient son quotidien, mais qu'elle finit inmanquablement par mettre à mort d'un coup de serpette. Bientôt, sous l'influence d'un investisseur providentiel déjà propriétaire d'une chaîne de supermarchés, son élevage déménage en ville, se standardise, et un étage entier de l'usine où croissent les volailles de façon contrôlée est destiné à leur abattage. Des scénaristes sont embauchés pour biographier les poulets devenus trop nombreux ; Paule devient, « *c'est inscrit sur sa fiche de poste : showrunner* ». « *Il serait logique qu'eux aussi soient végétariens* », se dit Paule au sujet de ses nouveaux collègues, car « *on ne mange habituellement pas son objet de travail. Pourtant, comme elle le pressentait, cela ne les effleure pas.* » Le poulet biographié devient vite un succès commercial de masse.

Seul le poulet nommé Aval, dont elle a fait son animal de compagnie avec Louis, échappe au destin funeste de l'abattage : il mange à leur table dans une chaise haute, le jour regarde la télé en attendant leur retour et, la nuit venue, partage même leur lit. Louis voudrait l'emmener voir la mer, car il faut qu'Aval « *vive des choses extraordinaires ; une vie si routinière n'est pas digne de lui* ». On voit quelle sensibilité est déployée dans ce rapport si particulier qui s'installe avec le poulet domestique. N'empêche, une tension demeure, vive au fil de la lecture, précisément parce qu'on sait quelle fin attend la totalité de ces petites bêtes innocentes, qui n'ont pas la même chance qu'Aval. Comme le dit Louis, « *Aval, il vit avec nous, il t'a suivie ici, depuis la ferme. Je l'ai adopté, grâce à toi. Les autres, c'est de la chair sous plastique* ». Bien que l'autrice s'efforce de rendre chacun de ses poulets digne et singulier, les galliformes finissent inmanquablement découpés, vidés et refroidis, mis sous vide pour être vendus, puis cuits et consommés. Mais entre le cru et le cuit, un geste marchand survient, qui, mine de rien, revêt une gravité d'ampleur anthropologique. Car ainsi vivons-nous, humains du XXI^e siècle : certains d'entre nous élèvent des poulets loin du regard des autres, et ces poulets, abattus et apprêtés, font l'objet d'un échange en vue d'être consommés par ceux qui n'en élèvent pas.

Au premier abord, l'hommage funèbre interspécifique auquel s'adonne Paule apparaît extravagant. Les autres fermiers du village ne manqueront pas de souligner l'incongruité de sa démarche : c'est « *contre nature* », diront-ils, avant de la traiter de malade et de l'agresser physiquement. Mais ce geste si particulier recèle en vérité une grande puissance symbolique : la « *viande nommée* » fait apparaître la mort là où, auparavant, le bout de chair pâle ne laissait envisager qu'une recette ou un mode de cuisson le rendant propre à la consommation. D'autre part, la vie du poulet valant d'être écrite confère à celui-ci une dignité qui – par une transmutation fantasmagique extraordinaire – se répercute sur le geste de consommation. Acheter un poulet digne, c'est acheter dignement : principe élémentaire de la consommation éthique ! Un rapport est ainsi établi entre la valeur du dire et la valeur du cuire : un bon poulet rôti est un poulet chanté. Le poulet quidam ne lui arrive pas à la cheville, car les poulets sans histoire n'intéressent personne.

UN RÉCIT DE CONSOMMATION

Le roman de Rico met en exergue la valeur du récit, sous toutes ses formes, au cœur de nos vies. Certes, nous consommons des poulets (du moins est-ce le cas pour un grand nombre d'entre nous), mais nous consommons aussi des récits (ça, personne n'y échappe). Un sourire en coin, Rico nous montre que conjointer les deux est non seulement possible, mais qu'on peut même en tirer une plus-value commerciale du fait du surplus éthique insufflé. Habilement, un mécanisme de légitimation élémentaire est ici exemplarisé par la fiction : nous ne cessons de nous raconter des histoires pour justifier nos actions, pour donner de la valeur à nos gestes et pour neutraliser nos contradictions. Le travail des marketeurs, dans sa plus simple expression, se résume essentiellement à cela : donner à consommer le récit qui éclairera la consommation du produit sous son meilleur jour. Si manger de la viande tend à avoir mauvaise presse aujourd'hui – la faute au lobby végane, sûrement ! –, qu'à cela ne tienne : on réinvente le poulet. Les consommateurs sont « *convertis au bien-être animal, à la pensée de la viande* ». Manger « bio » (entendre ici : manger un poulet biographié), c'est manger éthique : on choisit son poulet d'après sa biographie, et on choisit naturellement celui qui nous ressemble. Mais écrire la vie d'un poulet, c'est forcément lui prêter des traits humains, alors ils finissent tous par nous ressembler, ces poulets, d'une façon ou d'une autre, comme le message d'un biscuit chinois trouve toujours une manière de s'adresser à soi, sibyllin comme un horoscope. Or, si cette écriture de la vie des poulets tend à les rapprocher de

nous, à nous les faire voir sous des coutures familières, c'est peut-être parce qu'il existe effectivement une part d'eux en nous : une part de vie qu'il importe de célébrer dans la mort, et une part de vérité inscrite dans la chair, à laquelle l'héroïne veut rester fidèle.

Là encore, le roman de Rico touche à l'essentiel : nous avons perdu de vue la dimension rituelle de notre consommation alimentaire. Au-delà de la commensalité, le ravitaillement en supermarché, qui correspond à la réalité du plus grand nombre aujourd'hui, nous coupe de tout contact avec la faune et la flore, l'élevage et les cultures. L'étiquetage indiquant la provenance des « produits » ne suffit pas à atténuer l'aliénation causée par la froideur et l'anonymat des chaînes d'approvisionnement mondialisées : ce ne sont jamais que des produits. La viande, telle qu'elle est mise en marché, exacerbe cette réalité : des bouts de cadavres serrés dans des barquettes de styromousse, rangées par dizaines, n'évoquent rien sinon que leur froide raison d'être : la consommation de masse, irréfléchie. Dans ces circonstances, le petit supplément d'âme que représente l'éloge funèbre individualisée agit comme un témoignage : « *Ce ne sont que quelques lignes, mais elles doivent porter une mémoire.* » Quelqu'un a observé la vie de ce poulet et a été en mesure de la raconter : la chaîne est humanisée.

Alors, chanter le poulet sous vide, proposition farfelue née dans le désarroi d'un deuil inassumé par l'héroïne, argument marketing pour réinventer la viande à l'ère de la consommation éthique ou manière sincère de renouer avec une ritualité alimentaire perdue ? Le geste imaginé par Rico ne se laisse pas catégoriser si aisément et correspond à toutes ces options en même temps. Autour de celui-ci, l'autrice nous donne à lire un texte savoureux (tiens, une métaphore gustative) qui ne met pas l'eau à la bouche, mais remet habilement en cause les pratiques alimentaires hégémoniques dans leurs dimensions matérielle aussi bien que symbolique. La mort (humaine ou aviaire) est là, présente à chaque page ou presque, et pourtant, un sentiment puissant de vie, contrarié et vrai, se fait sentir dans l'écriture. Menée par une gaieté sensible, elle est tout entière l'incarnation de ce jeu de langage si particulier qu'est l'éloge funèbre : elle est la vie qui marque, admet et place à distance acceptable la mort autour d'elle.